

Le prodigieux mystère de la joie

Matthieu Dauchez



ARTEGE
EDITIONS

Matthieu Dauchez

Le prodigieux mystère de la joie
À l'école des enfants de Manille

ARTÈGE

Photos : droits réservés

Tous droits réservés pour tous pays
© Février 2014, Éditions Artège, France
ISBN version papier 978-2-36040-248-9
ISBN version numérique 978-2-36040-302-8

Éditions Artège
9, Espace Méditerranée – 66000 Perpignan
www.editionsartege.fr

À Darwin Ramos (1994-2012)
et à travers lui, tous les enfants de la fondation

La joie est le prodigieux secret du chrétien.

Gilbert Keith Chesterton

Du même auteur

Mendiants d'amour, Artège, 2011

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

survivre dans la jungle urbaine, reprenait enfin le dessus et l'on vit apparaître ce sourire immense qui ne le quitte plus aujourd'hui. À l'image de tous ses camarades de la fondation, et malgré son histoire douloureuse, ce sont joie et sourires que Joshua nous offre chaque jour.

Intrigué par ce mystère, j'ai fait un jour une petite enquête rapide auprès de plusieurs enfants de la fondation, leur faisant part de mon étonnement devant cette apparente contradiction. Je leur ai ensuite demandé quelle était, selon eux, la raison pour laquelle ils étaient si joyeux, en dépit de situations toujours si difficiles. Si les plus jeunes restaient en général silencieux, haussant simplement les épaules avec un sourire car ils ne savaient pas comment exprimer les raisons de leur joie, les plus grands quant à eux me donnèrent des réponses édifiantes.

L'un d'entre eux me répondit par exemple :

– *Parce qu'on est une famille ici, du coup on s'aime comme des frères et sœurs. On n'a besoin de rien de plus.*

Un autre renchérit :

– *Et ceux qui ont trop de choses matérielles ne savent plus s'ils ont de vrais amis ou si ceux qu'ils fréquentent sont seulement intéressés.*

Et la réponse de James, un jeune plutôt difficile qui assumait mal le fait d'avoir été rejeté par sa propre famille, fut tellement consolante :

– *Parce que je sens qu'ici je suis aimé.*

Et pourtant James, Joshua et leurs camarades d'infortune ne sont pas des tendres. Il est certain qu'on ne peut pas les accuser de répondre à la légère car parler d'amour réveille chez eux des blessures trop profondes. On ne peut pas non plus les trouver naïfs, car contrairement à certaines idées reçues, l'innocence ne fait pas bon ménage avec la naïveté. Il est d'ailleurs en fait difficile de rester innocent lorsque l'on est naïf !

Leurs réponses sont donc non seulement touchantes mais profondes.

« Jésus-Christ sera en agonie jusqu'à la fin du monde⁷. » Ces mots de Blaise Pascal sont la réalité à la fois triste et belle des enfants de la rue ; triste parce que la souffrance des enfants demeure un scandale sans réponse, belle à la fois parce qu'elle fait naître chez eux des élans du cœur dignes des plus grands saints.

La joie des frères

La paix tirant sa source de l'amour et portant des fruits d'amour est intimement liée à cette joie qui prend possession des cœurs blessés des enfants. Ils montrent une force étonnante dans les épreuves, faisant ainsi preuve d'une vraie sagesse.

En retour, leur sérénité est parfois déroutante. L'innocence et la candeur des enfants nous offrent des joies toutes simples qui font souvent notre bonheur.

Je remarque un jour dans l'un des foyers que Jerriel a le visage sévère. Il semble contrarié.

– *Que t'arrive-t-il, Jerriel ? Tu as un problème ?*

– *Oui, à l'école. J'ai un camarade qui n'arrête pas de se moquer de moi.*

– *Ah bon, pourquoi ?*

– *Il me traite d'enfant de fondation et me dit que je ne suis qu'un orphelin, que je n'ai pas de famille. J'en ai marre...*

Jerriel est un enfant qui s'est perdu alors qu'il n'avait que cinq ans. Incapable de retrouver le chemin de la maison, il avait erré dans les rues de la ville jusqu'au jour où un quidam l'avait accompagné aux portes de la fondation. Les recherches pour retrouver ses parents étaient restées jusque-là infructueuses. L'assistante sociale ne disposant que d'un nom de famille, les pistes étaient faibles. Jerriel avait donc intégré la fondation et suivait une scolarisation normale.

Toujours soucieux que les enfants puissent vivre dans une atmosphère aussi familiale que possible pour parer tant bien que mal à un manque affectif lourd, je lui dis :

– *Mais Jerriel, la fondation c'est une famille.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

doivent réapprendre à vivre à partir de leurs situations inextricables. La joie manifestée est authentique, c'est une certitude ; la souffrance vécue l'est tout autant. Or, cette étreinte de l'une et de l'autre – insupportable pour notre raison moderne et sage – est pourtant le terreau d'un cœur ramené à la vie.

La tendresse de parents aimants est un remède salutaire contre la sécheresse qui empoisonne le cœur d'un enfant blessé. Nous en avons fait l'étonnante expérience lorsqu'une jeune fille de la rue, Mayleen, a fait une tentative de suicide en septembre 2011. Ayant préféré la vie chaotique des gangs à la misère de ses proches, elle avait fui le foyer familial et sombré petit à petit dans l'engrenage de la rue. Désespérée d'avoir un jour la force de s'en sortir, elle ingurgita une boîte de médicaments pour disparaître plutôt que de demander pardon. Les médecins n'étaient guère optimistes, puisqu'elle avait largement dépassé le taux de toxicité supportable par son pauvre corps. Mayleen était dans un état semi-comateux. Elle gardait les yeux fermés mais son corps réagissait de temps en temps.

Au chevet de notre jeune révoltée, redoutant une mort prochaine, nous étions désarmés. Soudain, l'éducatrice qui l'avait suivie depuis plusieurs années se leva et nous dit d'un ton décidé :

– *Je pars chercher sa maman. Je sais où la trouver. Il faut qu'elle vienne.*

Elle fila sans attendre notre réaction et revint deux heures après, effectivement accompagnée de la maman, affolée. La détresse se lisait sur son visage. Entrant dans la petite pièce des urgences, elle approcha de sa fille et lui dit d'une voix tremblante d'émotion :

– *Mayleen, ma chérie, pourquoi as-tu fait ça ? Je t'aime tant. S'il te plaît reviens-nous.*

Puis elle lui prit calmement la main et la serra très fort contre son cœur.

Aussitôt, à la surprise de tous ceux qui assistaient à cette scène poignante, nous vîmes couler de chaudes larmes des yeux de notre jeune désespérée. Puis elle se mit à cracher sans discontinuer une sorte de bave blanche consistante. C'était incroyable. Mayleen semblait se battre contre l'inéluctable. Le miracle eut lieu : défiant tous les pronostics médicaux, l'empoisonnement fut enrayé et l'infection jugulée. Elle reprit vie et fut debout en quelques jours.

Aujourd'hui Mayleen a retrouvé les siens. Sa réconciliation est le fruit magnifique de l'amour d'une maman.

La joie en acte

Il faut secouer ici ceux qui excusent leur propre manque de joie par la noblesse inégalable des enfants des rues de Manille et rassurer par la même occasion ceux qui désespèrent de pouvoir un jour les imiter. La joie donnée n'est pas le privilège des enfants en haillons. Elle est même un devoir (et une grâce) pour chacun.

Pour illustrer cela, je reviens sur une petite anecdote qui s'est passée en France il y a déjà quelques années. Tout jeune diacre, j'ai été envoyé en mission auprès du curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste du Val Fourré à Mante-la-Jolie, tristement célèbre à cause d'incidents survenus au cœur de la cité HLM dans les années quatre-vingt-dix. Homme soucieux de rejoindre les plus pauvres, il avait organisé après la messe un réveillon de Noël pour les personnes seules et isolées afin de partager cette soirée traditionnellement familiale autour d'un repas simple offert par quelques paroissiens. Tous les marginaux du quartier, les clochards et quelques cas sociaux se retrouvèrent assis devant des assiettes en carton et des verres en plastique – emblèmes de nos réunions paroissiales – pour fêter ensemble la naissance du Sauveur.

Tout à coup une femme bien vêtue, parée même d'un joli collier de perles, apparut à la porte de la salle. Le curé s'approcha d'elle et l'accueillit avec un sourire :

- *Vous venez vous joindre à nous ?*
- *Oui, si vous le voulez bien, dit-elle, le visage grave et tendu. Je suis seule ce soir et je me suis dit que je pouvais peut-être venir vous donner un petit coup de main...*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Joie incarnée

Rien ne serait plus regrettable que de faire du plus haut niveau de la joie une sorte de piédestal inaccessible qu'il ne nous reste plus qu'à contempler avec envie ou désespoir. Jésus est tellement Dieu qu'il ne peut qu'aimer et tellement homme qu'il ne peut s'empêcher de le ressentir jusqu'au fond de ses entrailles. Or, s'il s'est fait l'un de nous, c'est justement pour nous rejoindre au plus intime de nous-mêmes. Être proche, accessible, être notre ami. « Je ne vous appelle plus serviteurs, [...] mais amis » (Jn 15, 15). Il veut que nous nous unissions à lui.

La proximité de cœur qu'ont les enfants avec le Christ est souvent étonnante. Je me souviens notamment de ce cours de catéchisme que je donnais à un groupe d'enfants de la fondation avec un handicap mental léger. La leçon portait sur le Pain de Vie, mais comme le support visuel que je leur montrais était en anglais, je me suis mis à le traduire en tagalog²¹.

– Alors « *bread* » c'est le pain et « *life* » signifie vie. Donc vous le déduisez facilement, « *bread of life* » c'est... ?

Et à ma grande surprise, alors que je n'effectuais encore qu'un exercice de traduction, ils me répondirent tous en chœur :

– *C'est Jésus !*

Ils m'ont coupé le souffle... et l'herbe sous le pied par la même occasion car je n'avais plus rien à ajouter.

Le troisième niveau de la joie est donc proprement spirituel et s'apparente à l'union des cœurs avec le Cœur qui fut transpercé et d'où coulèrent eau et vin, symbole de l'humanité et de la divinité réunies.

Nous n'avons pas encore toutes les clés du mystère de la joie. En effet, si la joie tire avec certitude sa source de l'amour, il nous reste à comprendre ce qu'est cette source d'amour... ou plus précisément, il faut se demander qui elle est.

« Cette joie connue de vos serviteurs qui vous aiment, c'est Vous, Seigneur. Et voilà la vie heureuse : se réjouir en Vous, de Vous et pour Vous ; la voilà, il n'en est point d'autre. La placer ailleurs, c'est poursuivre une autre joie que la véritable²². » L'évêque d'Hippone approfondit ici considérablement notre compréhension de la joie. Au même titre que l'on ne parle pas de Dieu comme d'un simple réservoir d'amour, mais on dit qu'il *est* amour, de même il *est* joie en plénitude.

C'est pourquoi depuis le Paul du premier siècle jusqu'au Pierre²³ du vingtième, les témoignages de l'effusion de l'Esprit attestent de débordements extraordinaires de joie. « Nous sommes joyeux parce que nous sommes aimés – nous dit le fondateur de l'Emmanuel – nous aimons l'amour et nous sommes transformés par l'amour [...] Rends-nous joyeux, mais garde-nous en toi. Tu es notre joie²⁴. »

Les morceaux du puzzle trouvent petit à petit leur place. Il n'est pas surprenant que les enfants des rues, les petits chiffonniers et les enfants des bidonvilles de Manille, partageant de manière viscérale les souffrances du Christ (Co 1, 24), embrassent aussi sa joie. L'intimité avec la Croix est enfouissement dans le cœur de Dieu, refuge qui ne fait assurément pas disparaître la souffrance mais la transfigure et lui fait porter des fruits incommensurables.

Il m'arrive d'accompagner les assistantes sociales pour visiter les familles des enfants afin d'évaluer si une réunification est possible. Ce jour-là c'était au tour de Tina, une petite fille espiègle et pleine de vie mais dont l'épine dans sa chair était d'être le fruit d'un inceste. Sa maman, violée par un membre de

sa famille proche, avait donné la vie à cette petite fille avant de perdre un peu la raison. Tina était heureuse de la revoir, mais portait une affection toute particulière à son demi-frère, Chris, né quelques années après elle. Elle ne l'avait pas vu depuis plus d'un an.

En entrant ce jour-là, au fond du bidonville, dans la petite mesure faite de quatre planches de contre-plaqué et d'un panneau plastifié servant de toit, Tina se précipita vers son petit protégé pour le serrer dans ses bras. Et tandis que nous entamions la discussion avec la maman, nous fûmes les témoins d'une petite scène de vie poignante : Tina voyant que Chris était un peu souillon, prit une bassine, s'accroupit devant lui et se mit à lui laver les pieds. Et tandis qu'ils plaisantaient ensemble, s'éclaboussant de temps en temps avec malice, ils montraient une complicité que rien ni personne ne semblait pouvoir troubler.

Tina me fit évidemment penser au Christ se ceignant d'un linge pour laver les pieds de ses disciples avant d'entrer dans sa Passion (Jn 13). Chacun de ces petits gestes d'amour insignifiants et sans bruit, c'est *l'Évangile qui continue*, tendresse du Christ dont les plus petits se font les discrets instruments.

Au cours d'une des nombreuses retraites qu'il prêcha, le cardinal Journet raconta²⁵ l'histoire d'un aumônier de prison visitant dans le couloir de la mort un jeune dont l'exécution par injection létale était prévue le lendemain. Le condamné qui exerçait le petit métier de cireur de chaussures en ville, pour une raison inconnue, fut arrêté et jeté en prison. Alors que le prêtre s'apprêtait à échanger quelques mots avec le détenu, ce dernier lui dit :

– Mon Père, s'il vous plaît, laissez-moi nettoyer vos chaussures.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

c'est lui, l'aîné, qui devenait le bouc émissaire de ce trop-plein de colère. Après plusieurs mois d'allers et retours entre sa maison et la rue où il trouvait refuge pour éviter les corrections de son père, Elmer finit par s'adjoindre à un petit gang de quartier dans lequel il trouva une certaine sécurité, mais surtout d'autres camarades d'infortune qui vivaient la même détresse : être l'objet du défoulement de ceux-là mêmes qui devraient les aimer. Très vite, il fut remarqué par les éducateurs qui lui expliquèrent l'aide que pouvait lui apporter la fondation. Il rejoignit les foyers et s'intégra sans peine au groupe d'enfants.

La réconciliation familiale étant une priorité, les assistantes sociales tentent de glaner des informations auprès du voisinage et visitent ensuite la famille pour évaluer la situation et savoir si un retour de l'enfant en famille est possible. Bien souvent, ce processus prend des années car les abus qui ont poussé l'enfant à quitter le foyer familial ne trouvent pas de remède miracle en quelques jours. Et lorsque les conditions sont enfin réunies, il faut préparer et l'enfant et la famille pendant de longs mois et s'assurer qu'il n'y a plus aucun risque de rechute.

Après un premier contact avec la maman d'Elmer et une visite au centre, ce dernier, contre toute attente et malgré le danger évident, demanda de quitter la fondation pour retourner en famille.

– *Mais pourquoi donc veux-tu nous quitter alors que tu sais bien ce qui t'attend là-bas ?*

– *Parce que je n'ai pas le droit d'abandonner ma famille.*

– *Mais crois-tu vraiment les aider en te jetant dans la gueule du loup ?*

– *Il vaut mieux que ce soit moi qui prenne les coups plutôt qu'eux.*

Sa réponse se voulait sans appel. Elmer s'oubliait pour ceux qu'il aimait. Il préférait souffrir par amour de sa famille que de

se protéger par peur des coups. Finalement, les conseils raisonnables des éducateurs eurent raison de son élan généreux et c'est sa petite sœur qui fut à son tour accueillie à la fondation pour être protégée, elle aussi, de la folie paternelle.

Mais si la prudence fut privilégiée aux dépens de l'héroïsme, Elmer nous prouvait une fois de plus que la sagesse – la vraie, celle de Dieu – était définitivement folie aux yeux des hommes ; non pas toutefois cette folie qui détruit les limites, mais cette folie qui les dépasse. « La folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes, la faiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes » (1 Co 1,25).

Cette folie rejoint celle de la Croix du Christ qui est la plus forte expression d'amour que notre monde ait connu. L'innocence crucifiée, la pureté souillée, l'amour haï. Il semble que les enfants partagent avec le Dieu-fait-homme ces étonnants paradoxes qui donnent pourtant la victoire aux plus faibles. Il faudrait relire ici les merveilleuses pages du père Marie-Dominique Molinié o.p., sur cette folie divine⁴⁰ car il nous apprend à parcourir l'Évangile à la lumière d'un Dieu dont la puissance ne trouve son éclat que dans l'humble offrande de soi-même. La vraie joie passerait-elle par la Croix ?

Le serviteur souffrant

Mais pourquoi donc s'endort-il dans le caniveau, au beau milieu des ordures ? Pourquoi ne vient-il pas ici, sous le porche de ce restaurant ?

Cette question serait restée une énigme pour moi si je n'avais relu le stupéfiant texte prophétique d'Isaïe qui annonce de manière explicite, huit siècles avant Jésus-Christ, la venue du Messie.

L'équipe d'éducateurs avait rejoint un soir, un petit groupe d'enfants de la rue qui avait décidé de passer la nuit devant un restaurant, espérant ainsi récupérer quelques restes et apaiser la faim qui les tirillait. Ils étaient une dizaine de jeunes adolescents dont une majorité de garçons.

Habitué aux visites régulières de la fondation, les jeunes entamèrent aussitôt une discussion avec les éducateurs et de petites activités furent organisées spontanément avec les moyens du bord. Tout le monde participait activement.

Seul Carlo, un jeune d'une douzaine d'années, restait un peu à l'écart. Il semblait perdu dans ses pensées. Soudain, sans rien dire, il prit son carton qu'il posa lui-même dans le caniveau, à quelques mètres seulement du groupe, et s'y blottit pour dormir.

Il avait toute la place pour s'installer près du groupe, à l'abri, contre le petit mur qui longeait le restaurant. Un petit auvent pouvait même l'abriter en cas de pluie. Mais Carlo, consciemment ou non, choisit le caniveau. Sa place était là, avec les déchets.

Les éducateurs ont pris ce soir-là un cliché que j'utilise souvent dans les conférences que je donne pour illustrer l'abîme de détresse dans lequel plonge le cœur de ces enfants blessés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

remarquer. Quant à la vertu théologale, petite flamme discrète mais invincible, elle habite le cœur des plus faibles et tient leur regard tourné vers le Ciel, quels que soient les tourments. Michaël ne dit rien, il ne regarde pas non plus, il ne semble pas même nous entendre, mais il émane de lui ce sentiment époustouflant d'amour, un amour qu'il veut donner à tout prix. C'est toute sa vie. Ne doutons pas qu'il occupera une place de choix dans le royaume éternel.

Toutefois, il ne faudrait pas comprendre l'espérance comme une sorte de potion magique pour désespérés. Il ne s'agit pas d'échapper au temps mais de le vaincre, un peu comme un peintre français du XVII^e siècle, Simon Vouet, l'a habilement représenté dans l'un de ses plus fameux tableaux mythologiques. On y voit l'espérance et l'amour en plein combat contre le temps : l'amour lui tire les cheveux, tandis que l'espérance lui brise les ailes. Nous sommes ici loin d'une perception édulcorée de l'espérance. Elle n'est donc pas seulement une patience, mais aussi une exigence, et l'exemple de Michaël, qui semble faire totalement abstraction des jours qui s'écoulent, nous rappelle que le présent seul ouvre la porte de l'éternité.

Nous avons découvert le beau texte du prophète Isaïe pour comprendre à quel point les enfants, innocence blessée, s'identifient de manière déconcertante avec le Christ. Il faut relire aussi le fameux psaume XXII, prié par Jésus en croix qui s'applique si bien, une fois de plus, aux enfants des rues, des bidonvilles et de la décharge. Les mots du Christ agonisant sont leur prière.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (v.2), voici déjà le cri du cœur de ces petites âmes laissées pour compte dans les caniveaux de la ville.

« Et moi, je suis un ver, pas un homme, raillé par les gens, rejeté par le peuple » (v.7), ces mots décrivent avec intensité l'état de misère de nos enfants abandonnés.

« Des fauves nombreux me cernent, des taureaux de Basan m'encerclent » (v.13), avec ce verset il nous semble voir l'enfant, seul dans les rues de Manille, exposé aux pires dangers et victime de personnes aux consciences perverses.

« Mon cœur est comme la cire, il fond au milieu de mes entrailles. Ma vigueur a séché comme l'argile, ma langue colle à mon palais » (vv.15-16), n'entend-on pas au travers de ces mots la détresse abyssale des enfants, la blessure profonde de leurs cœurs et ce terrible silence dans lequel l'abus les enferme.

« Une bande de vauriens m'entoure. Ils me percent les mains et les pieds » (v.17), comme par les abus consommés, les écorchures de leurs âmes, l'innocence meurtrie.

« Ces gens me voient, ils me regardent » (v.18), voici dépeint les enfants confrontés à l'indifférence, l'anti-amour.

L'identification des enfants au Christ est ici, une fois encore, frappante. Les souffrances des enfants rejoignent celles du Pauvre en croix. Contempler le Christ en croix, c'est poser notre regard sur les enfants pauvres de Manille. Observer les enfants pauvres de Manille, c'est dévisager le Christ lui-même.

Il ne faut toutefois pas s'arrêter à la détresse humaine du Messie crucifié, prononçant ces mots terribles : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » et continuer la lecture jusqu'au bout du psaume car, contrairement à ce que l'on croit habituellement, le psaume XXII est un chant d'espérance.

« Mais toi Seigneur, ne sois pas loin : ô ma force, viens vite à mon aide ! » (v.20), ces mots sont le cri silencieux de la prière des enfants, non pas une lamentation d'injustice, mais un appel au secours.

« Sauve-moi de la gueule du lion et de la corne du buffle. Tu m'as répondu ! » (v. 22), Dieu s'engouffre dans la petite ouverture de leurs cœurs blessés et les apaise.

« Il ne s'est pas voilé la face devant lui, mais il entend sa plainte » (v.25), les enfants ont pris part aux souffrances du crucifié et partagent aussi son espérance.

Ils peuvent donc chanter à leur tour : « Ils loueront le Seigneur, ceux qui le cherchent : à vous toujours, la vie et la joie ! » (v. 27).

La promesse faite en fin de psaume est saisissante, poignante même car elle corrobore tout notre cheminement : le choix de la vie, l'accueil de la joie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

37. Sainte THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Œuvres complètes*, Ms C, 3 r° à 3 v°, Cerf-DDB, Paris, 2006, p. 238.
38. Jeanne SCHMITZ-ROULY, *Journal spirituel, le bonheur d'aimer Dieu*. Éditions du Centre Saint-Jean-de-la-Croix, I, 25. Jeanne Schmitz-Rouly est une laïque belge, mère de famille et mystique, née en 1891 et décédée en 1979. Son expérience fut consignée dans deux carnets écrits à la demande de son père spirituel.
39. Paul CLAUDEL, *L'annonce faite à Marie*, Gallimard Folio classique, Saint-Amand, 1994, p. 108.
40. Marie-Dominique MOLINIÉ o.p., *Le courage d'avoir peur*, Le Cerf, Paris, 2003, p. 206-207. « Quand il s'agit de la Croix, la méditation théologique ne sert à rien : Dieu aurait pu en effet nous sauver autrement que par la Croix. Comment comprendre par la théologie qu'Il n'ait rien voulu savoir d'autre que Jésus et Jésus crucifié ? Cette folie – ou sagesse – incompréhensible peut-être pressentie par les héritiers de la nature divine, et eux seuls : car ils héritent en même temps de l'inclination de Dieu vers la Croix. Dieu a été attiré par la Croix – je ne sais pas pourquoi, mais je peux le pressentir : la Trinité a aimé Jésus crucifié de toute éternité. Pour entrevoir un tel secret, il faut ressembler au Dieu qui a aimé une chose pareille. C'est Dieu qui nous fera comprendre la Croix, et non la Croix qui nous fera comprendre Dieu : au contraire, la Croix nous dévoile l'aspect le plus incompréhensible de Dieu – elle ne l'explique pas, elle nous en impose la vue, elle nous fait subir le scandale de la Miséricorde. Lorsque cette miséricorde diffuse sa folie dans le cœur des saints, la Croix cesse d'être un scandale... »
41. Elie WIESEL, *La nuit*, Éditions de Minuit, 2007, Paris, p. 24.
42. Paul CLAUDEL, *Dialogues avec la souffrance*, Éditions Spes, coll. foi vivante, Paris, 1968, p. 130-136.
43. Relire tout le chapitre 12 de la première lettre aux Corinthiens.
44. Les mots « entrailles » et « miséricorde » partagent étonnamment en hébreu la même racine sémantique.
45. Martin STEFFENS, *Petit traité de la joie*, Salvator, Paris, 2011.
46. Martin STEFFENS, *Petit traité de la joie*, op. cit., p. 39.
47. Jn 3, 1-21 (Ici ne sont cités que les sept premiers versets).
48. Georges BERNANOS, *La joie*, Plon, Paris, 1929, p. 118.
49. Se reporter au chapitre : *en guise d'envoi*, pour lire le texte.
50. Mother TERESA, *Come be my light*, Rider, London, 2007.
51. Georges BERNANOS, *La joie*, op. cit., p. 247.
52. Nom affectueux donné par les enfants à la Vierge Marie.

53. *Les fioretti de saint François d'Assise*, Albin-Michel, Paris, 1941, p. 7-10.

Table des matières

Préambule

Mendiants d'amouret maîtres de joie

Les ecchymoses de l'âme

Odieuse réalité

L'anti-joie

Fascinante sagesse des enfants

La joie malgré tout

La joie des frères

Une joie insatisfaisante

L'amour, source de la joie

Douces larmes

Réapprendre la joie

La joie en acte

La joie du don

Le prodigieux mystère

Darwin Ramos (1994-2012)

Troisième niveau : L'union au Christ

Joie incarnée

Feu de joie

Puiser à la source

Joie de l'Esprit

Entrer dans la joie

Le trottoir et la Croix

L'appel de la joie

Le serviteur souffrant

Le silence de la Croix

Les fruits inhérents

Noblesse du pardon

Irréductible dignité

La petite fille espérance

Éloge de la faiblesse

Conclusion

Les leçons du pauvre

Juxta Crucem tecum stare

En guise d'envoi La joie parfaite